

Arpád Soltész / *Traduit du slovaque  
par Barbora Faure*

# Colère

**Aguillo**

*La vie d'un mafieux est belle mais courte.*

*Život mafiána je krásny, ale krátky.*



**Colère**

Financé par l'Union européenne.  
Les points de vue et avis exprimés n'engagent toutefois que leur(s)  
auteur(s) et ne reflètent pas nécessairement ceux de l'Union européenne  
ou de l'Agence exécutive européenne pour l'éducation et la culture  
(EACEA). Ni l'Union européenne ni l'EACEA ne sauraient en  
être tenues pour responsables.



**Cofinancé par  
l'Union européenne**

\*

Cette édition a été publiée avec le soutien financier du SLOLIA.

**Centre  
littéraire  
slovaque**

\*

Ouvrage publié sous le titre original de :

*Hnev*

© Arpád Soltész, 2020

© Agullo Éditions, 2023, pour la traduction française  
[www.agullo-editions.com](http://www.agullo-editions.com)

Conception graphique : Cyril Favory  
Image de couverture : ...

Arpád Soltész

# Colère

Dans l'Est, jadis

Traduit du slovaque par  
Barbora Faure

**Agullo**



À tous ceux qui errent sur les chemins  
pavés de bonnes intentions.  
Que les flammes infernales éclairent  
à jamais notre route!





Le livre que vous avez entre les mains est un roman, ce n'est pas une œuvre factuelle ni non plus les mémoires de l'auteur. Les diplômés de l'école primaire, fût-elle de seconde zone, savent qu'un roman est une histoire inventée. Une pure fiction. Si jamais toutefois vous vous reconnaissiez dans un des personnages, ce serait le fait du hasard et une conséquence involontaire de la mémoire capricieuse de l'auteur. Il a oublié votre existence, voilà pourquoi il n'a pas réussi à vous éviter. Avec un peu de chance, personne ne pense plus à vous, alors soyez raisonnable, et ne rappelez pas vos anciennes saloperies aux gens. Elles sont sans doute tombées dans l'oubli, mais elles n'en restent pas moins déshonorantes.



## PROLOGUE

Le Slovan est un territoire neutre. Le meilleur établissement de la ville. Tout le monde le fréquente – mafeux, agents du SIS<sup>1</sup>, juges, journalistes, policiers, hommes d'affaires, politiciens, avocats et escrocs financiers. Ils peuvent s'ignorer entre eux, ou se saluer d'un discret signe de tête. Partager un café. Régler d'anciennes querelles ou en commencer de nouvelles. Se livrer à une arnaque ou en inventer une.

Adrián Šípoš se dirige vers la table réservée au restaurant de l'hôtel où Pali<sup>2</sup> Schlesinger est déjà installé. Ils ont été à l'école ensemble, mais il n'a jamais fait grand cas de lui. Déjà à l'époque, Schlezi était un véritable outsider. Mais aujourd'hui, Ad'o a beau être le deuxième homme le plus puissant de la ville juste après son père, il ne peut plus ignorer cet énergumène qui a commencé à bosser comme gratte-papier dans la feuille de chou de la ville, et écrit régulièrement des saloperies dommageables à leur usine. Le père d'Ad'o l'a missionné pour s'occuper de cet écrivain, alors il l'a invité à dîner.

1 SIS : *Slovenská informačná služba*, service de renseignement slovaque. Ses agents (à trois lettres) sont connus sous le nom de *siskárs*.

2 Pali, diminutif de Pavol; Ad'o, diminutif d'Adrián. De tels diminutifs sont courants en slovaque.

« Nous avons une table réservée au restaurant Slovan demain soir à six heures, tâche d'être à l'heure, s'il te plaît, j'ai encore un rendez-vous important après », lui a-t-il annoncé au téléphone, lorsque son assistante lui a passé la communication.

Schlesinger n'avait aucune envie d'aller à un dîner entre copains de classe avec le fils du plus grand privatiseur professionnel de la ville, d'autant plus que cela avait moins l'air d'une invitation que d'une convocation. Mais il est journaliste. On lui a appris qu'il devait s'asseoir avec toute personne disposée à lui raconter quelque chose. Surtout quelqu'un sur qui il écrit des choses qui lui déplaisent. C'est une question d'éthique et d'honneur professionnels. De plus, depuis que son paternel est devenu ministre, c'est Ado le patron de l'entreprise dont toute la région dépend. Le navire amiral de l'économie. Il va se forcer, peut-être apprendra-t-il quelque chose d'intéressant.

— Excuse, j'ai été retenu au comité de direction, dit Ado pour justifier son retard d'une demi-heure et lui tend la main.

À l'autre poignet, il porte une montre qui vaut le prix d'une maison familiale.

Curieusement, Ado ne s'appesantit pas sur les péchés médiatiques de Schlesinger. Il ne se plaint pas – pour ça, il a son porte-parole rétribué – mais évoque le bon vieux temps de l'école. Schlesinger n'en a aucun souvenir heureux, surtout pas comme d'une époque particulièrement admirable. Et pour cause, le père d'Ado était un gros bonnet communiste, un homme influent, responsable des dossiers du personnel de l'usine, tandis que la famille de Schlesinger se composait essentiellement d'éléments antisocialistes déclassés, et son propre dossier politique

le prédestinait à travailler la pelle à la main. Le jeune capitaliste le reconnaît : sous l'ancien régime, on a fait à Schlezi un vilain tort, et il en arrive à la conclusion qu'il est grand temps de le réparer, du moins en partie, en lui attribuant une part généreuse du gâteau substantiel de l'économie privatisée.

— Nous te verserons trente mille couronnes mensuelles, lui propose le jeune Šípoš au moment du café et du dessert. C'est déjà approuvé par la direction.

— Tu crois vraiment que je vais me faire payer pour écrire ce que vous me dicterez ?

Schlesinger commence à se lever de table.

— Nous ne voulons pas que tu écrives pour nous, répond Ado d'un ton vexé et il lui fait signe de se rasseoir.

— Alors tu veux me payer pour quoi ? Il attend la réponse mais reste debout.

— Pour que tu n'écrives plus. Sur nous. Pour le reste, tu peux faire ce que tu veux, si ça t'amuse.

— Ton pognon te fait complètement dérailler, Ado.

— D'accord, cinquante mille, mais je ne peux pas aller plus haut.

— Écoute, Ado, et si je te disais maintenant que j'ai un dictaphone dans la poche et que tu liras le détail de notre conversation demain dans les journaux ?

Schlesinger regarde la montre bon marché à son poignet.

— Si je me dépêche un peu, j'arriverai avant le bouclage. La une, c'est ce qu'on fait en dernier.

— Tu ne ferais pas ça, dit Ado qui devient tout pâle.

— Qu'est-ce que tu en sais ? lance le journaliste avec un rire venimeux avant de partir sans ajouter un mot.

ARPÁD SOLTÉSZ

En passant, il paie sa note. Il le regrette, mais ce fils de pute visqueux dit vrai. Il ne ferait jamais ça, pas même à la famille Šípoš.

## MOLY

4. La colère (lat. *ira*) est une forte réaction affective à quelque chose qui s'oppose à notre volonté ou notre idée. Bien que les manifestations de colère soient souvent justifiées, elles sont la plupart du temps excessives et inadaptées à la situation qui en est la cause...  
Le fruit ultime de la colère est le meurtre.

Paroisse du Cœur Divin de Jésus,  
*Les sept péchés capitaux*

Tout est rouge au Lolita. Comme dans la plupart des bordels. Ça doit sans doute exciter les clients. Des tapis rouges, des fauteuils rouges, des divans rouges, du papier peint rouge, des tables rouges. Seule la barre de *pole dance* au milieu du podium circulaire rouge est chromée. Le responsable de la déco est parvenu à faire en sorte que toutes les nuances de rouge soient différentes. Ou alors, les équipements sont là depuis des temps variés, si bien qu'ils ne se sont pas encrassés identiquement. Pas même la lumière rouge ne réussit à le masquer.

Les clients ne viennent pas au Lolita pour son design intérieur. L'établissement fournit exactement ce que son nom indique. Qualité luxe. De toutes tailles, couleurs et formes. Depuis la blonde platine jusqu'à la noire, en passant par la rousse, des grandes et des menues, avec de



bons pare-chocs ou totalement plates. De petites lolitas. Bien entendu, le night-club veille à l'âge légal en ce qui concerne les services érotiques. Aucune des filles n'est censée se situer en deçà de la limite, et ne doit en aucun cas en avoir l'air. Celui qui ne trouve pas son compte au Lolita est soit un pédé, soit un pervers. Bandi ne veut rien avoir à faire avec ce genre de types. Les putes doivent avoir quinze ans au minimum et s'être acquittées des obligations scolaires. Bandi ne supporte pas les pédés, les pervers et les gouines. Ces gens le font chier. Et si quelqu'un fait chier Bandi, il finit justement comme ce pédé qui se vide de son sang sur le tapis.

Les petites se sont retirées dans les chambres. Elles savent quand il ne faut rien savoir, rien voir, ni entendre. La barmaid a disparu dans la remise en dernier, lorsque Bandi est arrivé avec ses gars. Elle travaille pour lui depuis le jour où Bandi a ouvert le Lolita. D'abord à la barre et dans les chambres, normalement, comme toutes les filles. C'était une star. Elle n'est plus au zénith, mais Bandi l'a gardée. La fille n'a nulle part où aller. Elle ne sait rien faire d'autre, n'a personne au monde, et dépense aussitôt la moindre couronne qu'elle se fait, jusqu'au dernier sou. Mais elle n'a jamais essayé de voler Bandi ni de le gruger. Quand elle a besoin de fric, elle vient en demander et elle se le gagne toujours de manière honnête. Bandi continue à essayer de voir s'il y a quelque chose qu'elle ne ferait pas pour de l'argent, mais soit elle est disposée à accomplir absolument tout, soit Bandi manque de fantaisie. Le mec en miettes par terre n'est pas un vrai homo, que ferait un homo dans un bordel, hein ? C'est un enulé de flic. Un flic enulé. Bandi lui décoche un bon coup de pied

dans les côtes, dans la rate, mais ce n'est pas ça, il porte des baskets. Le flic rampe vers le podium et saigne de la gueule. Bandi ne comprend pas ce qu'il veut faire, la sortie est de l'autre côté.

Đodo<sup>3</sup> se tient près du bar et, d'un air plein d'ennui, regarde son boss tabasser le flic.

— Bon sang, finissez-le, grommèle-t-il tout haut. On est là jusqu'à quand ?

Nounours est assis au bord de l'estrade et boit de la vodka directement à la bouteille. Il se lève et donne un coup de pied dans la tête du flic. Le type pousse un râle et ralentit, mais continue à ramper. Đodo lève les yeux au ciel, manifestement dégoûté, il prend son élan et retombe à deux pieds sur le flic depuis une bonne hauteur. Quelque chose craque fort à l'intérieur et il casse enfin sa pipe. Il fait quelques soubresauts puis s'immobilise et cesse de geindre.

— Qu'est-ce que t'as fait, connard ? dit Nounours, alarmé, en regardant Đodo.

— Il a enfin son compte, lance Bandi en crachant sur le type au sol avant de lui allonger un coup de pied.

— Et qu'est-ce qu'on fait de lui maintenant ?

Bandi fait non de la tête comme s'il ne comprenait pas que Nounours puisse être aussi bête, il se baisse et se met à fouiller dans les poches du flic. Il extirpe les clés de voiture de son blouson de motard.

— Ils ont la vie belle, ces pédés, dit-il en tendant à Nounours les clés avec le logo BMW. Va voir Đusi et dis-lui de garer la voiture à l'arrière et qu'il vienne nous donner un coup de main ensuite.

3 Đodo, Đodi, diminutifs de Josef.

Đusi se tient devant le club, il allume une nouvelle Camel à la précédente. Il a un mauvais feeling. Il avait essayé de calmer le mec, mais pas moyen. Il avait vraiment pété un câble. Il s'en était pris à tout le monde, aux filles et aux clients. Il avait traité les filles de chiennes de putes et les clients d'enculés de mafieux. Puis il s'était mis à démolir le bar. Qu'est-ce qu'il devait faire, Đusi ? Il ne voulait pas appeler Bandi pour ne pas avoir l'air d'un trouduc qui appelle le chef à cause d'un mec bourré. Mais il ne pouvait pas faire autrement. C'était un flic, il n'avait pas arrêté de lui fourrer sa brème sous le nez, il criait que lui, il était propre et qu'il allait régler leur sort à tous les pourris. On ne pouvait pas juste le tabasser. Il jette le mégot et tire nerveusement sur la cigarette qu'il vient d'allumer. Il souffle rapidement la fumée, ça ne lui fait plus plaisir, il a de nouveau abusé du tabac. Il sursaute quand la porte s'ouvre dans son dos. Nounours occupe l'ouverture presque tout entière, en long et en large.

— Tiens, dit-il en tendant à Đusi les clés de la BM. Prends sa caisse, gare-la à l'arrière et viens nous aider.

— Il faut le ramener chez lui ?

— Euh... sans doute pas chez lui.

— À l'hosto ?

— Va chercher cette caisse et file voir Bandi à l'intérieur, ducon.

Nounours lui fourre la clé dans la main, rentre dans le club et verrouille la porte derrière lui. La BM ternaire a au moins quinze ans, mais le moteur six cylindres démarre au quart de tour et chante comme au jour de sa sortie de la chaîne de montage.

— Une allemande, grommèle Đusi avec satisfaction.

Il passe une vitesse et fait le tour de la bâtisse. Il gare la voiture devant l'entrée arrière dissimulée par une haute

enceinte de briques. Il coupe le moteur mais laisse les clés sur le contact. Il déverrouille la porte grise couverte de tôle, passe par un couloir au sol bétonné, ouvre une autre porte et arrive devant un escalier qui mène à l'étage des chambres. Il contourne l'escalier, tourne à gauche et pénètre dans l'établissement en suivant un court couloir au tapis rouge. Bandi fume, assis près du comptoir. Nounours et Dodo se tiennent au-dessus du flic étendu par terre.

— Va les aider à le charger, dit Bandi en faisant un signe de main.

— Il a l'air de s'être pris un camion de face, le bâtard, dit Dusi en regardant la gueule défoncée, avec son nez brisé et ses dents cassées.

— Ouais, et pourtant il s'est juste pris un arbre alors qu'il était bourré, répond Bandi en rigolant depuis son comptoir.

— Bon, tu t'y mets, hein ? lui grogne Dodo. Prends-le sous les bras, Nounours prend les pieds et moi j'ouvre la porte. Allez, du nerf, ducon !

Miki farfouille dans le noir sur la table de nuit. Le téléphone continue à sonner. Quelque chose tinte en tombant. Le cendrier. Il continue à farfouiller, jusqu'à mettre enfin la main sur un objet connu qu'il met à son oreille.

— Qu'est-ce qu'il y a ? grogne-t-il.

La sonnerie irritante ne s'arrête pas.

— Qu'est-ce que... putain ! Un jour je me ferai sauter la caisse, marmonne-t-il en posant l'arme sur son lit.

Il parvient enfin à attraper le combiné. Il ouvre la bouche pour expliquer à quelqu'un en détail qui il a eu pour mère, où il doit aller et à quelles pratiques sexuelles exotiques il doit se livrer, mais il n'en a pas le temps.

— Bouge ton cul bituré, prends ta bagnole et va voir nos gars. Moly a eu un accident et ça fait une demi-heure que le standardiste essaie de te joindre.

Miki regrette de ne pas avoir eu le temps de dire ce qu'il avait sur le cœur avant de piger que c'était le chef à l'autre bout. Il n'a pas besoin de chercher l'adresse, il connaît l'endroit. Il ne comprend pas comment on peut y avoir un accident. Même avec trois grammes dans le sang. Il ne demande rien, il saura tout sur place. Ouais, et d'abord il en collera deux à Moly. Une, parce que c'est à cause de lui qu'on le tire du lit en pleine nuit. Et une deuxième, plus mémorable encore, parce qu'il ne l'a pas écouté et qu'il n'est pas rentré chez lui.

— J'ai un peu bu hier soir, ouais, se justifie-t-il. J'en ai pour quinze minutes...

Il ne finit pas sa phrase, coupée par une tonalité intermittente. Le chef a raccroché.

Toujours dans le noir, il trouve son briquet et le paquet de Sparta. Il en tire une, la fourre dans sa bouche, cligne des yeux, actionne le briquet, allume la cigarette et aspire à pleins poumons. Immédiatement il se raidit et s'étouffe.

— Merde, le filtre, jure-t-il tout haut et il laisse tomber.

Il allume la lumière, même s'il sait que ça sera douloureux. L'ampoule de quarante watts le cogne comme une explosion nucléaire, le crispe à nouveau. Il éteint le filtre allumé dans le reste de café du matin précédent, et commence à s'extirper du lit. Il pose le pied dans la cendre et les mégots renversés, mais le cendrier massif en verre bleu tient le coup, au moins il ne va pas se couper. Au pas suivant, il manque se tuer sur le litron de vodka

vide. Hier soir, la bouteille a perdu son duel contre lui, mais maintenant elle l'a eu, la salope sournoise. Étendu sur le dos, il se demande quand il s'est déshabillé, en fait. Et pourquoi ? Et surtout où ?

Son studio de vieux garçon a aussi ses avantages. Par exemple, on ne peut rien y perdre pour de bon. Le jean dépasse de dessous le lit, il l'enfile sur son corps nu. Dans le tas par terre devant la salle de bains, il trouve un tee-shirt bleu foncé sur lequel on ne verra pas tout ce qu'ils ont vécu ensemble depuis la dernière lessive. Et sûrement pas de nuit. Le blouson de cuir est à sa place, suspendu à la clé. Il enfle les tennis sur ses pieds nus, pas le temps de faire des manières. Quand il a enfin revêtu toutes ses fringues, il va se harnacher. Il sortirait sans doute tout nu dans la rue si c'était nécessaire, mais jamais sans arme : le CZ 7.65 de service suffit juste à effrayer les moineaux, il le passe au dos de sa ceinture, son Beretta neuf millimètres personnel à l'aisselle, et son petit six-trente-cinq dans l'étui à la cheville.

Dans la poche du blouson, il trouve les clés de la Golf, sort de l'appartement et appelle l'ascenseur. Il se contente de claquer la porte. Même s'il y avait quelque chose à voler, il n'arrive pas à imaginer quel crétin essaierait de le faire. C'est pour cela qu'il a écrit au feutre indélébile noir sur la porte son nom entier et son grade – lieutenant Mikuláš Miko. Si quelqu'un de dangereux voulait lui rendre visite, il le trouverait sans peine, mais cela devrait dissuader à coup sûr les fantaisistes éventuels à qui il prendrait l'envie de venir lui siffler ses réserves de gnôle.

Les rues sont vides après trois heures du matin. Miki fait un peu chauffer les pneus de la Golf de service, mais sans exagérer, après un litre de vodka et deux heures de sommeil, il ne se sent pas tellement d'attaque. Il vieillit.

Il a le sentiment de porter sur son dos tout le poids de ses trente-trois ans. Mais même avec le prudent cent à l'heure, la route lui prend nettement moins de temps que son habillage, et il arrive sur place dans les temps annoncés. La rue d'ordinaire tranquille, bordée d'un côté d'immeubles d'habitation peu élevés, et de l'autre d'une voie ferrée, lui fait signe en clignotant de loin comme la maison du maire à l'approche de Noël. Il compte cinq voitures de police gyrophares allumés, dont trois banalisées. C'est normal : la patrouille appelée, l'équipe accidents, les collègues de nuit, un chef quelconque et aussi un connard de l'inspection. D'autres voitures civiles garées un peu plus loin pourraient appartenir au SIS, et peut-être aussi à ces hyènes de journalistes. La Pajero noire, ce sont sûrement des mafieux venus se rincer l'œil. Parfait, il aura au moins sur qui se passer les nerfs. Mais la vraie mauvaise nouvelle est l'ambulance. Elle se trouve à trois mètres à peine de l'unique arbre des environs, celui contre lequel Moly s'est planté. S'il termine à l'hosto, il faudra une montagne de papelards et des caisses de gnôle pour balayer ça sous le tapis. Miki se gare près de la voie ferrée, allume une cigarette et se dirige vers l'ambulance pour ajouter au jeune un léger dommage corporel avec sept jours d'invalidité. Il est dans une rogne terrible contre le bleu. Et contre lui-même, de ne pas l'avoir surveillé. Si Moly ne s'était pas comporté en gosse hystérique à qui les grands garçons avaient piqué sa pelle et son seau, ils n'auraient pas sur le dos une nouvelle connerie inutile.

Dès la seconde où on le lui avait donné comme coéquipier, Miki avait su qu'il y aurait des problèmes avec le jeune. On mettait les gens avec Miki en guise de punition.

Igor Molnár n'avait pas encore la même réputation que Miki Miko, mais il faisait déjà parler de lui. Il n'obéissait à aucune règle, sauf à la loi. Il ne respectait ni les ordres de ses supérieurs ni leurs arrangements. Une ou deux fois, il avait arrêté des gens qui versaient honnêtement leur protection aux chefs. Il ne pouvait pas ignorer que c'était inutile, mais cela l'occupait. Il les amenait menottés toujours avec des preuves. De bonnes preuves. Propres, légales, utilisables dans un procès. Ce n'était pas un problème, les enquêteurs n'étaient pas débiles. Ils savaient où glisser quelques fautes pour être obligés de les relâcher aussitôt. Ce n'était pas un problème, mais c'était emmerdant. Ils auraient même toléré quelque temps cette paperasserie inutile et ce travail supplémentaire de la part de leur collègue hyperactif. Il était jeune et enthousiaste. Un type de crétin rare, mais pas vraiment unique. C'en est ainsi : le travail de policier attire inexorablement de temps en temps un idiot qui vient pour nettoyer la ville du crime. Mais c'est une chose d'accepter un petit cadeau de la part d'un maquereau ou d'un dealer pour améliorer son quotidien et de fermer les yeux, et c'en est une autre de devoir encore s'excuser pour un débile hyperactif. Lorsqu'ils eurent compris que Moly n'arrêterait pas ses conneries, ils allèrent expliquer la situation au commandant de la ville et celui-ci l'expédia un cran plus haut.

— Un imbécile actif est pire qu'un ennemi de classe, avait dit le patron de la ville en souriant avec mépris. Il veut être un héros ? On lui donnera ce qu'il demande. Il ira au district, faire des concours de quéquette avec de vrais mecs. On verra ce que fera le grand lieutenant Molnár. Je veux voir comment il ira emmerder Bandi ou Ďodi et Nounours. Ils ont justement une place de libre, ça fait six mois que ce branleur de Miko n'a pas de vrai coéquipier.



Miki se trouvait très bien de ne pas avoir un membre du commissariat sur le dos. Certes, il traitait lui-même la loi d'une façon créative et flexible. Mais il le faisait pour mettre les salopards au trou, pas pour les faire rester dehors. En ce qui concernait ses collègues, c'était généralement le contraire. Il s'en foutait, il n'était pas naïf, il savait qu'il n'y changerait rien. Mais il ne supportait pas qu'ils lui fassent des coups tordus et lui gâchent son travail. Il ne pouvait pas les dénoncer à l'inspection. Les flics ne se balancent pas entre eux. D'ailleurs ça n'aurait eu aucun sens. S'ils faisaient l'objet d'une enquête, ils seraient obligés de graisser la patte aux inspecteurs et de se rattraper ensuite en faisant casquer d'autant plus les contrevenants dans la rue.

Moly était différent. Miki avait interrogé les gars de la ville. Il n'était pas tordu, il était à problèmes. Vraiment. Il avait la mauvaise habitude de pisser contre le vent, et dans la section de Miki, les bourrasques, parfois entrecoupées d'ouragans, étaient un présupposé constant. Cela ne l'intéressait pas du tout de travailler avec ce genre de fou.

Dès le premier jour, il parqua son nouveau partenaire dans un bistrot perdu au milieu d'un grand ensemble. L'endroit n'avait même pas de nom, juste une inscription « Café » découpée dans du papier bleu, collée à l'intérieur de la porte vitrée. Les clients l'appelaient « Chez Žaneta », d'après le nom de la femme qui y officiait. Elle ouvrait dès sept heures du matin et vendait certainement plus de vodka ou de genièvre que de café. Miki installa Moly au bar, désigna une table dans un coin avec un ticket cradingue sur lequel était écrit à l'encre rouge d'une écriture maladroite « REZERVE ».

— Tu vas faire une floche, dit-il au jeune d'un ton ferme.

— Tu lui sers ce qu'il veut, mais qu'il n'aille pas se soûler. Tu mets ça sur mon compte, commanda Miki à la femme derrière le bar. Elle évoquait à Moly une Barbra Streisand sans le sex-appeal. Menue, tendineuse, avec une grosse tête et une permanente décatie. Elle avait sur le nez des lunettes avec de très gros verres, sous le nez, une moustache clairsemée.

— Attends, Miki, qui est-ce que je dois filocher ?

— Ne t'en fais pas, le jeune, quand il arrivera, tu sauras que c'est lui, dit Miko en tapotant l'épaule du bleu avant de disparaître.

Moly attendit presque sept heures dans l'établissement minable. Sa vessie avait failli exploser, mais il avait peur de s'absenter et de louper quelque chose d'important. Miko était une légende vivante, il ne voulait pas se mettre dans la merde devant lui dès le premier jour.

Il lut un journal du soir vieux d'une semaine que quelqu'un avait oublié sur le bar. Il en était presque aux petites annonces. Quelqu'un avait déjà fait les mots croisés. Il vérifia si c'était juste.

Par moments quelqu'un passait dans le bistrot, avalait une grande bière ou un décilitre de quelque chose de fort, et repartait. Trois types en salopette s'étaient assis à une table grise en formica qui avait dû anciennement appartenir à un établissement socialiste. Ils avaient avalé deux tournées rapides et s'en étaient allés.

Vers une heure, Moly fit ajouter une vodka à son tonic. Une grande. Il avait le droit de déjeuner. Puis il prit un

café. Infusé, il n'y en avait pas d'autre. La serveuse fit bouillir l'eau dans une casserole en émail écaillé sur un réchaud à deux plaques, et arrosa la dose médicinale de café à l'aide d'une louche en aluminium.

Par pur désespoir, Moly tenta de bavarder avec elle.

— Vous le connaissez depuis longtemps? demanda-t-il en attendant que les grains de café se déposent au fond d'un verre grossier.

— Qui ça? grogna-t-elle.

— Quoi?

— Qui ça?

— Ah. Miki, voyons.

Žaneta s'obstinait à étaler avec un torchon sale une tache grasse sur un verre au bord ébréché, elle ne le regarda même pas.

— Le lieutenant Miko, précisa Moly au bout d'un moment de silence qui commençait à lui peser.

Elle posa le verre, balança le torchon sur son épaule, pêcha une cigarette dans un paquet avec une inscription en cyrillique, cassa le filtre, la plaça entre ses lèvres minces, frotta une allumette, tira une bouffée et souffla la fumée épaisse au visage de Moly. Cela puait comme un incendie dans une usine d'engrais.

— Qu'est-ce que ça peut te foutre?

La grognasse le regarda de derrière deux cendriers bordés de plastique noir et elle se mit à graisser un autre verre.

Là, Moly se sentit vraiment mal à l'aise, il préféra lui tourner le dos et compter les mouches mortes par terre. Ce divertissement aurait pu lui durer jusqu'à la fermeture, si seulement il avait été ne serait-ce qu'un peu plus distrayant. Il n'y avait que quelques mouches. Peut-être deux douzaines. Mais il pouvait aussi compter le tas de

chewing-gums piétinés. De mégots. De crachats séchés. Les crachats représentaient un défi particulier, certains se dissimulaient plutôt habilement dans la crasse grasseuse recouvrant l'imitation de pierre polie. Vers cinq heures, Moly commença à se sentir vraiment nerveux. Et s'il était arrivé quelque chose à Miko tandis qu'il attendait ici comme un con ? Il ne voulait pas appeler le chef pour ne pas avoir l'air de débiter son partenaire. Les autres, il ne les connaissait pas encore.

— Vous avez un téléphone ? finit-il par s'enhardir.

Il avait auparavant demandé une autre grande vodka pour se donner du courage.

— Une couronne par appel, grogna la mégère.

— Mettez-le sur le compte de Miki.

— Chez moi, on ne téléphone pas à l'œil.

Moly tira de mauvais gré sa pièce perpétuelle de sa poche. C'est un petit voleur spécialisé dans le cambriolage des cabines téléphoniques qui lui avait enseigné ce truc. Quand on avait fini d'appeler, il fallait faire le zéro et raccrocher, ce qui faisait revenir le cadran à sa position initiale. La pièce était restituée comme si l'appel n'avait pas abouti. Évidemment, n'importe quelle pièce d'une couronne faisait l'affaire, mais Moly avait gardé celle avec laquelle il avait tenté le coup pour la première fois. C'était sa couronne perpétuelle. Il ne l'utilisait jamais dans sa vie privée, seulement lorsqu'il lui fallait passer des appels professionnels. Il savait que c'était limite, mais il était tout de même employé de l'État et La Poste était un service d'État. Ce n'était pas comme s'il volait vraiment quelqu'un. Pour les appels privés, il avait une carte téléphonique achetée honnêtement. La serveuse tira de

dessous le bar un téléphone en Bakélite noire qui avait dû être installé vers la fin des années soixante, juste après la construction de l'immeuble. Moly tira un calepin de sa poche et chercha le numéro direct du standardiste.

— Ici le lieutenant Molnár, je voudrais juste savoir si quelqu'un ne m'a pas cherché.

— Je ne sais pas comment on faisait chez vous à la ville, lieutenant, mais chez nous au district, si on a besoin de vous, on vous appelle dans votre voiture, lui lança le standardiste d'un ton agressif.

— Je suis seulement...

— Ah, Miki vous a laissé quelque part? lui coupa la parole le standardiste d'un ton déjà plus aimable.

— C'est-à-dire que... je... il...

— Je vous pose une question normale.

— Oui.

— Alors restez assis sur votre cul et prenez-en l'habitude, dit le standardiste en raccrochant.

Moly tenait encore le combiné d'un air pensif lorsque la porte s'ouvrit et Miko entra.

— Sers-moi une grande eau-de-vie, Žaneta, dit-il à la patronne en guise de salutation.

Il contourna le bar et s'assit à la table réservée. Il étendit ses jambes, mit ses mains derrière sa tête et grimaça d'un air satisfait à l'adresse de Moly.

— Alors, le jeune, comment s'est passée ta journée?

Moly comprit aussitôt. *Quand il viendra, tu sauras que c'est lui.* Il l'avait planté là, sans hésiter, comme un gosse à la crèche. Moly ne trouvait pas de mots. Il ne fit que serrer les poings et se jeta sur Miko.

Ce n'était pas le premier partenaire à lui sauter dessus, mais Miki n'avait pas l'habitude de devoir en coller une deuxième à quelqu'un avant de le mettre à terre.

Pour Moly, il en fallut même une troisième. Un garçon résistant. Il pourrait en faire quelque chose. Il le ramassa, l'assit sur la chaise en face de lui et mit devant lui un nouveau décilitre de vodka.

— Écoute donc, le jeune, maintenant on va fixer les règles, d'accord ?

Moly secoua la tête comme un chien mouillé et eut un certain mal à concentrer son regard sur Miki.

— Je m'appelle Igor, connard, dit-il en avalant la vodka d'une lampée. Mes amis m'appellent Moly et pour les débiles, je suis le lieutenant Molnár. Tu choisis et ensuite tu t'y tiens.

— D'accord... Moly. Écoute-moi bien maintenant. De temps en temps, j'aurai un travail où je ne t'emmènerai pas. Je ne te connais pas encore, tu piges. Je ne sais pas ce que tu vaux.

Moly serra les poings et ses pupilles se contractèrent.

— Ouais, tu as des moyens, je le vois, mais qu'est-ce que j'en sais ? Peut-être que c'est juste la vodka polonaise trafiquée de Žaneta. Les gars de l'urbaine disent que tu es un mec propre, alors on peut sans doute te faire confiance, mais je sais à quel point ils sont cinglés. Mais ce ne sont pas des foutus cons, alors s'ils voulaient me fourrer une taupe, ils me diraient précisément qu'il s'agit d'un mec fini, qui gâche le bizness sans qu'on puisse discuter avec lui à l'amiable, tu piges, hein ?

Moly fixa Miki droit dans les yeux et il serra encore plus fort ses poings posés sur la table.

— Du calme, le jeu... Moly. Žaneta, remets-lui ça !

La serveuse, l'air excédé de quelqu'un qui regarde la troisième rediffusion d'une série télévisée du lundi, s'approcha de la table et posa devant eux le litre de vodka entamé.

— Vous n'avez qu'à vous la finir, je suis derrière, grommela-t-elle en disparaissant derrière la porte au-delà du bar.

— Écoute, Moly, je ne te dis pas ça pour te vexer, mais pour que tu comprennes comment vont les choses.

— Ah, c'est comme ça que vont les choses, hein? Tu ne me fais pas confiance?

— Aujourd'hui c'est comme ça. Demain, ça peut être autrement.

— Je pensais qu'on était partenaires.

— Tu as vu beaucoup de films américains avant de demander ton poste? Toi, tu me fais confiance? Simplement parce qu'on t'a affecté à être mon partenaire depuis ce matin? Tu as vraiment péché un plomb? Tu ne veux pas arriver à l'âge de la retraite?

Moly les servit. Ils burent tous deux rapidement et il les resservit.

— Alors je ne peux pas te faire confiance? demanda Moly comme s'il n'arrivait pas à en croire ses oreilles.

— Tu peux, c'est ton affaire. Mais tu ne devrais pas. Car celui à qui tu fais confiance est le seul à pouvoir te la faire à l'envers. Tu piges?

Ils finirent la bouteille et en prirent une autre sous le comptoir.

— On paie? demanda Moly lorsqu'elle fut vide.

Il avait la langue un peu empâtée, mais lorsqu'il se mit debout, sa démarche était ferme.

— Non. Chez Žaneta, on ne paie pas. Jamais. Seulement le téléphone.

— Mais c'est un bakchich, s'obstina Moly et il se mit à chercher son porte-monnaie dans sa poche.

— C'est pas ça, dit Miki en le prenant par l'épaule et en le tirant dans la rue.

— Comment ça ?

— Dans une heure, Žaneta va fermer et on lui apportera les gains de la journée.

— Hein ?

— Tu as passé la journée là, à regarder ce qui se passe, Sherlock. Tu crois qu'elle peut vivre avec ce qu'elle a vendu ?

— Je ne sais pas, sans doute pas. Mais alors de quoi vit-elle ?

— De ça, je te dis.

— Quoi ? Une lessiveuse ? Mais c'est...

— Oui, je sais, c'est illégal et c'est un délit.

— Oui, ça tombe sous le coup de la loi. On va la serrer.

— D'accord, Moly, on la serre demain. Quand on aura dessoûlé. Viens, je t'emmène chez toi.

— D'accord, Miki. Mais on vient l'arrêter demain matin.

Le lendemain, en tournant le café turc de Žaneta, Moly n'en démordait pas.

— Comment tu peux tolérer ça et te faire servir gratis ?

— Žaneta blanchit l'argent des Yougos. Des vieux messieurs de la vieille école. Tu les connais, tu es venu leur acheter des glaces. Pas de drogue, pas de racket. Les jeux, les putes de luxe pour une clientèle choisie, la contrebande d'or, etc. Peut-être quelques armes de temps en temps, mais rien de grand et tout ça part au-dehors, hors des frontières.

— Mais ce sont aussi des délits.

— Oui, c'est vrai. Mais sans effusion de sang. Pas chez nous, à Košice. Ça ne leur pose pas de problème de faire couler le sang, mais c'est mauvais pour les affaires. Et les vieux Yougos ont l'honneur des brigands, pas comme cette racaille qui parade en joggings de marque. Ils étaient déjà



là du temps des cocos. Ils étaient protégés sous Husák et ils ont des contacts même encore aujourd'hui. Quand ils donnent leur parole, ils la respectent. S'ils passent un contrat, ça compte. Si tu les respectes, ils te respectent. Nous ne pouvons pas faire confiance aux nôtres, mais parfois on a besoin de gens fiables. Pas parce que ce sont des types réglos, mais parce qu'ils ont des accords avec toi qui leur sont profitables. Tu piges ?

— Je ne pige pas. Comment ils te respectent ? En quoi tu veux leur faire confiance ?

— Des ennemis communs. Des flics ripoux. Des mecs en joggings de polyester qui la ramènent. Les Albanais qui dealent de l'héroïne et retiennent par la force des filles dans des bordels. C'est eux qu'on traque. On fera ce qu'on peut. Intelligemment. Ce qu'on arrivera encore à faire.

— Ce n'est pas correct.

— Et qu'est-ce qui est correct ? De coffrer, juste pour faire chier le chef, un minable qu'on va relâcher au bout de deux heures ? Tu ne sais même pas la chance que tu as. On aurait pu t'envoyer à Trebišov<sup>4</sup> régler des vols de bicyclettes, ducon. Alors reviens enfin sur terre. On t'a mis ici pour que tu fasses une grossière erreur pour laquelle tu te feras dézinguer. Tu auras des funérailles nationales, une décoration *in memoriam*, ils feront des discours sur ton cercueil et après l'enterrement, ils iront boire un coup avec ceux qui t'ont descendu. C'est comme ça, Moly, tant que tu ne seras pas raisonnable, tu resteras chez Žaneta à te dire que tu fais quelque chose pour des prunes. Parce que tu sais quoi, Moly ? Peut-être que je suis un salopard avec mes partenaires, mais le soir, je les ramène à la maison. En vie. Tu comprends ?

4 Petite ville voisine de Košice, la capitale régionale.

— D'accord, oui, je comprends. Mais ça ne me plaît pas.

— Je me contrefous de ce qui te plaît. Fais ce que je te dis et tu peux travailler. Sinon tu vas picoler chez Žaneta. Amène un bouquin ou quelque chose, pour ne pas crever d'ennui.

Moly ne pouvait imaginer passer un autre jour dans le bistrot crasseux. Il aurait préféré donner une autre couronne à la sorcière et appeler les services de l'hygiène depuis son propre téléphone, pour qu'ils viennent lui fermer sa boutique.

— D'accord, Miki, d'accord, je vais faire ce que tu me diras, mais ce n'est pas obligé de me plaire, hein ?

Finale­ment Moly y trouva son compte.

Depuis un certain temps, Miki s'était intéressé à un groupe de voleurs de voitures albanais qui dérobaient d'anciennes Škoda pour les pièces de rechange. Parfois deux ou trois par nuit.

— Quand ils fauchent une BM ou une Merco à un fumier qui a sucé les fonds d'une entreprise privatisée, les assurances paient et il en achète une neuve, lui avait expliqué Miki. Mais quand ils piquent sa Favorit à un vieux qui va faire les trois-huit dans cette entreprise et qui a économisé dix ans pour se l'acheter, il ne touche que dalle parce qu'il n'est pas assuré. Où prendrait-il l'argent ? Il est bien content de mettre pour vingt couronnes d'essence et emmener sa femme faire les grandes courses, ou son gosse chez le docteur. Il peut porter plainte auprès du réverbère, parce que les Albanais paient ton ancien chef pour se faire protéger, tu connais la chanson.

— Alors, si on les coince, ils sont relâchés, hein ?

— Non, parce qu'ils n'ont personne chez nous au district. Ils ne sont pas assez grands. Ils partagent avec le grand chef, Skender Spahija, et lui versent un pourcentage. S'il a besoin d'eux pour quelque chose, il les siffle et ils accourent parce qu'ils sont obligés, en renâclant, mais sinon, ils bossent pour eux-mêmes. Ils ont le droit de voler dans la zone de Skender les vieilles voitures pour les pièces détachées, mais les flics, ils les paient de leur poche, Skender ne les couvre pas, il les laisse seulement en paix.

— Et le patron de l'urbaine, il ne proteste pas ?

— Non. Il sait que le district est obligé d'avoir quelques lignes dans les statistiques. C'est toujours le plus gros chien qui copule. Le chef de l'urbaine sera un peu plus pauvre, mais il ne va pas mourir de faim. De toute manière, il se fait du gros pognon ailleurs.

Tout avait marché comme dans une série policière télévisée. Ils avaient serré les Albanais avec une pile de preuves, directement dans le garage où ils désossaient les voitures, l'enquêteur leur avait signifié leur mise en examen, le juge les avait incarcérés, le procureur préparait l'acte d'accusation, un article concernant l'événement avait fait une demi-page dans le journal du soir et pour la première fois, Moly s'était senti un policier à part entière.

Le deuxième cas n'avait pas été aussi facile.

— Ils ont commencé à importer de l'héroïne, avait dit Vuksan Katič d'un ton dégoûté.

Moly et Miki étaient installés à l'Adria, un café minable où rien n'indiquait à première vue qu'on y faisait du véritable café turc, sans conteste le meilleur de toute la ville. Le puissant Serbe aux yeux noirs et aux cheveux

gris, drus et coupés court, le leur avait préparé et servi de ses propres mains dans une *djezva* en laiton. Il avait des gestes prudents, délicats, comme s'il avait toujours peur de casser quelque chose.

— Ils l'importent de Turquie, d'Istanbul. Les Roms friqués. Pas pour du transit, ils ont commencé à la revendre ici. À Košice.

Miki, étonné, avait levé les yeux de son café. Moly restait silencieux comme Miki le lui avait ordonné. Vuksan l'acceptait en tant que partenaire de Miki, mais ne le considérait pas comme son partenaire à lui.

— Qui ça ? avait demandé Miki.

— Les hommes de Roštáš. Ils importaient des fringues et de l'or. Même moi, je leur en ai acheté. Maintenant c'est l'héroïne. Une cochonnerie. On n'en veut pas ici. Les *šiptars* vont faire des problèmes. Ça finira par faire un problème pour tout le monde.

Vuksan parlait d'une voix pondérée, s'interrompant entre les phrases comme s'il soupesait deux fois chaque mot avant de le prononcer. Mais Miki le connaissait bien, il savait qu'il réprimait une rage meurtrière. Cela ne l'étonnait pas. Le marché de la drogue n'existait quasiment pas à Košice. Quelques désespérés se piquaient à la pervitine et arrivaient parfois à se procurer du Fortral dans une pharmacie avec de fausses ordonnances, les gamins expérimentaient avec de l'herbe de mauvaise qualité cultivée maison, une poignée de nouveaux riches avait découvert la magie de la cocaïne, mais il était pratiquement impossible de trouver de l'héroïne en ville. Pas parce que les habitants de Košice auraient été plus raisonnables que, par exemple, ceux de Trebišov où il y avait plus de dealers que de consommateurs dans la capitale régionale. Košice était un grand centre logistique sur la route des Balkans, contrôlée

par les Albanais du Kosovo. Ils n'avaient aucun intérêt à attirer l'attention sur eux. Là où il n'y a pas de drogués, la drogue n'intéresse personne. Les policiers regardent volontiers ailleurs, en contrepartie d'une portion raisonnable, et personne ne les emmerde pour ça.

— Si Skender apprend ça, ça sera ici comme en Bosnie, constata Miki.

— Oui, approuva Vuksan.

Les Roštáš étaient la famille rom la plus riche et la plus influente de la ville. Sous le régime précédent, c'étaient des voleurs à la tire, des changeurs de devises au marché noir, voire des passeurs occasionnels. Lorsque les frontières s'étaient ouvertes quelques années plus tôt, ils étaient parfaitement prêts. Ils avaient de bons contacts et assez de capitaux. Ils parcouraient, en autocars de location, jusqu'à deux fois par semaine, la route Košice-Istanbul. Ils transportaient tout ce qu'on pouvait acheter à bon marché en Turquie et vendre à bon compte au pays, depuis les textiles et les cuirs jusqu'aux bijoux en or de mauvaise qualité.

— Šani<sup>5</sup> Roštáš doit être devenu complètement fou.

— Šaño est bête, constata sèchement Vuk. Il a toujours été bête. Le vieux Tibi était un homme sage, mais il a raté son fils.

— Oui, on regrette le vieux monsieur, opina Miki.

Le père de Šani évitait absolument toute violence. Il faisait de la contrebande, de la conversion illégale de monnaie, il volait, arnaquait, traficotait et, au temps de sa jeunesse, avait su habilement manier le coupe-chou, mais lorsque Miki avait fait sa connaissance, il faisait

5 Šani, Šaño, diminutifs d'Alexander.

exclusivement appel au *gódi*<sup>6</sup> dans sa lutte contre la loi et la concurrence. Berner un gadjo était pour lui une question d'honneur et ne pas flouer un policier aurait représenté un échec total, mais il n'avait jamais levé la main sur personne. Il était mort relativement jeune, à même pas soixante ans. Cancer de l'œsophage. Son fils aîné, Šaño, était mal dégrossi et agressif. Il n'arrivait pas à admettre que le boss local soit Bandi Farkaš, un lourdaud imbécile, alors que lui-même, l'aristocratie tzigane, le chef de la plus riche famille de Roms friqués, trafiquait aux puces avec de la camelote turque.

— Ça va être la guerre, dit Vuk en hochant la tête. Les *šiptars* sont des bêtes. Ils vont tuer tous les Tziganes. Les femmes, les enfants, ils s'en foutent. Pour que plus personne ne se le permette plus.

Miki ne se faisait pas d'illusions sur ce que Vuksan Katič ferait avec les Albanais du Kosovo – qu'il appelait du terme méprisant de *šiptar* – s'il pouvait se le permettre. Lui-même avait beau ne pas savoir distinguer un Serbe d'un Croate, il savait pertinemment que s'ils se croisaient aujourd'hui dans une ruelle sombre de Košice, un seul en sortirait à l'autre bout. Pour Miki, ça restait toujours des Yougos qui s'entretuaient massivement à quelques heures de voiture et il ne lui semblait pas qu'il y ait dans cette guerre de héros positifs.

Vuk lui mit sous les yeux un bout de papier ordinaire, arraché d'un cahier à carreaux avec la date, le nom du poste-frontière et la plaque d'immatriculation de l'autocar :

— Je sais quand ils vont à Istanbul chercher deux autres kilos.

6 *Gódi* : terme rom signifiant raison, sagesse.